

Pierre DANIELLE

Tamebi

« Enfant de la guerre »

Roman

Du même auteur

Magane - *Mon fils* - Roman, 2019

Mon Inde - *Une aventure humaine parmi les Tamouls* - Témoignage, 2022

Réminiscence - Roman, 2022

(Ces livres sont à découvrir à la fin de cet ouvrage à partir de la page 439)

*Photo couverture : © Jeune adolescent tamoul, Inde.
Photothèque association TAMBI, 2008*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 978-2-9566737-0-5

© Pierre Danielle 2019

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

A tous mes petits frères...

Les profits de la vente de cet ouvrage seront intégralement reversés à
l'association TAM.B.I., créée en 2009, au profit de
l'enfance déshéritée du sud de l'Inde.

Retrouvez tous les renseignements sur le site
<https://tambi.jimdo.com>

Pour votre confort, vous trouverez à la fin de cet ouvrage un lexique des mots tamouls utilisés (p. 445), un rappel de tous les personnages rencontrés au fil du récit (p. 448) et quelques conseils de lecture à propos du Sri Lanka dans les toutes dernières pages.

Avant-propos

Ce livre aurait pu être un essai, un ouvrage historique, un témoignage, un document de vie, ou une étude ethnologique sur le Sri Lanka. Il restera néanmoins – et surtout – un roman.

Aussi, toute ressemblance avec des personnages existants ou ayant existé ne serait-elle que pure coïncidence.

Selon les chiffres officiels, sûrement sous-évalués, plus de trente années de combats auraient fait au moins quatre-vingt-dix mille morts sur cette île, plus d'un million et demi d'exilés et autant de déplacés.

Deux générations n'ont connu que luttes, désolation, morts, ruines et souffrance. Des familles, déchirées, ont fui le Sri Lanka vers toutes les parties du monde. L'Inde voisine, bien évidemment, mais aussi les États-Unis, le Canada, l'Europe et l'Asie les ont accueillis.

Tout cela sous un œil français légèrement attendri par quelques sporadiques entrefilets journalistiques comptant principalement les morts, se résumant à quelques lignes tout au plus. Même une émission d'un jeudi soir de 1999 sur France 2 (ou Antenne 2 à l'époque je ne m'en rappelle plus), dont le thème était pourtant « les enfants de la guerre » n'eut pas l'occasion de présenter le Sri Lanka comme zone de conflit. Un oubli peut-être.

Or, la France dénombre une communauté de plus de cent mille Tamouls sri-lankais, dont les premiers migrants sont arrivés au début des années 80.

Tout un quartier de Paris, coincé entre la gare du Nord et le métro « La Chapelle » témoigne à la fois de leur présence et de leur vivacité d'entreprise. Ils nous ont permis d'accéder largement à leur art culinaire, leurs marchés, leurs chants, leurs danses, leurs musiques, leurs films, leurs écrits, leurs journaux, entraînant dans leur sillage l'immense culture indienne.

Véritable porte ouverte sur l'Asie du sud, ils ont rendu le « tamoul » accessible à de nombreux enfants nés en France et favorisé l'apprentissage de leur langue pour les étudiants de l'INA.L.C.O. (Institut National de Langues et Civilisations Orientales) en proposant des ouvrages et dictionnaires de référence.

Ils ont ouvert de nombreux restaurants dans tout l'Hexagone, tant à Lyon qu'à Marseille, en passant par Montpellier, Bordeaux, Toulouse, Pau, Lourdes, Metz, Strasbourg et même Mont-de-Marsan...

La discrétion de leur action communautaire, leur forte proportion à l'intégration, malgré une culture d'origine aussi éloignée que la nôtre, leur accueil, leur envie de vivre et de se battre restent les moteurs principaux de cet ouvrage.

Voilà pourquoi ce roman vous est proposé. Il regroupe principalement trois objectifs :

- Présenter la culture tamoule du Sri Lanka ;
- Parler de la guerre civile ;
- Exposer la migration tamoule de ces trois dernières décennies, notamment en France et à Londres.

Comme un peintre devant sa toile, j'ai donc tenté d'accrocher sur la trame existante d'une guerre fratricide, des couleurs mélangées de vies inventées. Plusieurs pinceaux ont alors élargi la gamme des sentiments déployés et notamment celui tout particulier de l'homme indien au travers du filtre de l'objectif cinématographique bollywoodien.

En effet, il est frappant pour ceux qui découvrent un film de ce pays pour la première fois de voir la facilité avec laquelle tout héros mâle, même le plus endurci, pleure facilement au fil des deux heures trente à trois heures de spectacle.

C'est ainsi que même les personnages occidentaux de cet ouvrage peuvent avoir une larme facile, simple traduction d'une volonté manifeste de souligner une facette de cette culture si riche.

Ce livre n'est donc qu'un roman.

Il n'a aucune autre prétention que de rendre un hommage appuyé à tout un peuple, à toute une jeunesse sacrifiée, à tous ces hommes, femmes et enfants – connus et inconnus – qui ont participé de près ou de loin à ce que je suis devenu : un « ni – ni », ni Français ni Tamoul, surfant simplement sur la vague d'une double culture acquise au fil de ces vies partagées.

Pierre DANIELLE

1. La Fin

Le jeune homme regardait au loin cette vague immense qui ne finissait pas d'enfler, rouleau tourbillonnant et grondant.

Jamais de sa vie il n'avait vu pareil événement. Fasciné par ce spectacle, il ne pouvait plus bouger, bouche ouverte, regard fixe, le souffle coupé. De nombreux villageois, hommes, femmes, enfants, attirés par le bruit, avançaient sur la plage.

Il avait l'habitude de venir ici tous les dimanches matins à la recherche de coquillages qu'il aimait collectionner. Il était surtout à l'affût des plus beaux spécimens qu'il revendait ensuite pour se faire un peu d'argent. Il savait très bien que les acheteurs locaux, qui les lui prenaient à bas prix, appliquaient une large marge bénéficiaire. Il avait déjà vu les étiquettes collées sur de tels objets dans les magasins de *KAunty*¹, sous les regards illuminés de touristes occidentaux.

Mais ce 26 décembre 2004, il ne fouillait pas le sable, bien trop fasciné par cette mer étonnante.

L'eau commençait à se retirer rapidement, découvrant des récifs jusque-là submergés, grattant le sable comme des doigts à la recherche d'une prise pour l'arrêter dans cette course folle. Crissante.

La vague ne cessait de prendre de la hauteur, véritable mur d'eau maintenant qui obligeait presque le jeune homme à lever la tête.

Une alerte intérieure le tira de sa stupeur. L'instinct de vie avait repris le dessus. Les calculs et opérations que son cerveau avait entrepris depuis le début de son analyse aboutissaient à un seul et même résultat :

- Je suis en danger. Il faut fuir.

Devenu en très peu de temps :

- Nous sommes en danger. Fuyez ! Vite ! Courez !

Il ne prit pas conscience que, plus qu'une réflexion, ces mots étaient devenus un seul cri.

La panique inonda la plage. L'eau ensuite... qui emmenait tout avec elle. Déchaînée. Violente. Inhumaine.

Sa jeunesse lui avait permis de réagir avec vigueur. Très sportif, il rejoignit en quelques foulées seulement l'un des palmiers bordant la plage. Il l'enfourcha comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il montait décrocher des noix de coco au sommet. Il eut juste le temps de

¹ Haut lieu touristique du centre de l'île.

s'élever à peine du sol qu'une pression vint l'écraser sur le tronc, prenant tout son être en étau, entièrement noyé.

Il n'avait plus que l'espoir de tenir le plus longtemps possible, agrippé à ce végétal dont il espérait une résistance sans faille. Toute l'énergie de son corps était concentrée sur ses membres.

Il n'allait cependant pas pouvoir tenir encore. Il sentait ses muscles se tétaniser rapidement.

Pourtant, la pression se fit plus lâche, l'eau, un instant apaisée, commençait déjà à redescendre, attirant le jeune homme vers cette mer tueuse.

Il sentit sa tête, meurtrie par l'impact, revenir à l'air libre. Il en profita pour expulser le contenu vicié de ses poumons et prendre une grande bouffée d'air bienfaitrice.

Un rapide coup d'œil lui permit de voir plein de corps inertes rouler sur le sable, entraînés dans le sillage d'une mer qui se retirait encore anormalement loin.

- Une seconde vague arrive !

Un nouveau cri intérieur. Un reste d'énergie. Une décharge d'adrénaline devant une mort imminente.

Il grimpa encore de quelques mètres pour trouver le début des branches du palmier. Il pouvait ainsi s'agripper de telle façon que tous ses muscles n'étaient pas sollicités en même temps, n'utilisant qu'une partie de ses ressources pendant que l'autre reprenait force.

Mais il avait sous-estimé la hauteur de cette nouvelle déferlante. Cette vague était plus élevée que la première, et encore plus forte. Et le palmier choisi était trop jeune.

L'arbre ne résista pas. Il fut à nouveau submergé.

L'eau prit tout avec elle.

2. La rencontre

Un mardi du début du mois d'avril 1994. Seize heures quarante-cinq sonnaient déjà à ma montre. Je rassemblai mes affaires, éteignis mon ordinateur, rangeai très sommairement quelques papiers qui traînaient sur le bureau. Puis je pris ma veste et lançai à mes collègues un rapide :

- Bonsoir tout le monde et à demain.
- Bonsoir à toi ! Tu vas encore donner des cours ce soir ?

Mais j'étais déjà loin. Je dévalai les trois étages qui me séparaient du rez-de-chaussée, ouvris la porte du hall d'entrée et me retrouvai dans la rue en un clin d'œil.

Le soleil inondait de sa présence cette fin d'après-midi. Comme à son habitude, la rue Rambuteau du quartier des Halles de Paris grouillait de monde.

D'un pas décidé, je rejoignis la bouche d'entrée du RER tout en essayant de me frayer un passage parmi tous ces gens qui n'avaient comme seule occupation que la flânerie. Je n'avais pas le temps. Il fallait absolument que, quarante-cinq minutes plus tard, je sois à Gentilly.

Le tableau d'affichage annonçait l'imminence du prochain train. Tout comme la rue que je venais de quitter, la rame, elle aussi, arriva bondée. Dès que les portes s'ouvrirent, un flot d'individus se déversa sur le quai. Ils avaient tous ce même visage tendu, nerveux, concentrés uniquement à rejoindre au plus vite l'escalator voisin pour le grand hall des correspondances des Halles.

A moitié vidé de ses occupants, le wagon offrait maintenant un certain nombre de places assises. Je m'installai donc près d'une fenêtre quoique bien inutile, car les trois-quarts du voyage se faisaient dans des tunnels. J'avais une petite vingtaine de minutes de trajet. J'en profitai pour ouvrir ma sacoche et prendre le livre que j'avais acheté la veille. Je n'avais pas encore eu l'occasion de commencer à le lire. Il s'agissait d'un petit « Que sais-je », écrit par Eric MEYER sur le Sri Lanka.

*

Deux mois plus tôt, je ne connaissais même pas l'existence de ce pays.

Au tout début du mois de mars, j'avais rejoint une équipe d'animateurs de soutien scolaire d'un réseau d'Echanges Réciproques de Savoirs. Lorsque je me suis retrouvé pour la première fois devant cette salle débordante de vie, je cherchai du regard la présence de Michèle, animatrice, qui m'avait invité à participer à ces activités.

Je vis une tête émerger d'une table qu'un groupe d'enfants avait déjà envahie.

- Tu es venu ! Ça, c'est super. Comment vas-tu ?

- Eh bien, ça va, merci. Je ne t'avais pas vue tellement tu étais entourée d'enfants. Dis-moi Michèle, c'est comme ça à chaque fois ?

- Tu verras ça plus tard. Mais c'est vrai que nous ne sommes jamais assez pour accueillir tous ces enfants qui viennent les mardis et les jeudis.

- Et tu peux me dire comment ça marche ici ? C'est la première fois que je participe à ce genre d'activité.

- Oh ! C'est très simple, laisse-toi accueillir. Les enfants viendront à toi. Si tu veux, on se voit après, quelques minutes, pour faire le point ...

Tout en disant cela, Michèle était repartie à sa table, plongeant ainsi de nouveau dans cette nuée bourdonnante.

Mon cœur battait la chamade. Comment faire ? Par où commencer ? Je lançai un regard inquiet sur l'ensemble de la pièce. Elle faisait une trentaine de mètres carrés. La lumière pénétrait largement par une grande baie vitrée grillagée qui occupait toute une longueur donnant directement sur une esplanade. Tous les autres murs étaient décorés de dessins.

Un second groupe d'une poignée de cinq à six enfants suivait attentivement les conseils d'un autre animateur qui essayait d'expliquer les règles de calcul de l'addition sur un tableau blanc accroché dans un coin.

De l'autre côté de la pièce, une grande table vide attendait encore l'arrivée des prochains enfants. Elle était occupée par un seul garçon, ou plutôt un adolescent, que je n'avais pas remarqué jusqu'alors. Il était vrai que tous les autres n'avaient pas du tout le même âge et que ses quatorze ans devaient l'avoir isolé du groupe.

Mais il était là, prêt à travailler. Il avait d'ailleurs la tête penchée sur un cahier et semblait très concentré par ses devoirs.

« Il était seul. J'étais seul. A nous deux nous ne le serions plus » me dis-je.

Je me rapprochai donc et m'assis près de lui.

- Bonjour. Je m'appelle Olivier. Et toi ?

Ses yeux quittèrent son cahier. Il se retourna et me répondit avec un grand sourire :

- Bonjour Monsieur. Je m'appelle Radja.

- Tu sais, ce n'est pas la peine de m'appeler Monsieur. Mon prénom c'est Olivier. Et tu es en quelle classe ?

- Sixième.

Ses yeux, d'un noir profond que sa peau mate faisait ressortir,

brillaient soudainement de l'intérêt que quelqu'un venait de lui porter. Ses courtes réponses, dites avec un fort accent, me laissaient penser que son arrivée en France ne datait pas de longtemps.

- Tu as quel âge ?
- Quatorze ans.
- Ça fait longtemps que tu es France ?
- Moi arrivé y'a un an et demi.
- Et tu viens de quel Pays ?
- Mon pays : Sri Lanka.
- Quel pays ?
- Sri Lanka.
- C'est où ?
- A côté Inde.

Je voyais à peu près où l'Inde pouvait être sur un planisphère. Mais le Sri Lanka ? Je ne savais pas.

Ne voulant pas étaler plus longtemps mon ignorance, moi qui devais être « *celui-qui-sait* » venu pour l'aider dans ses devoirs, j'enfilai le costume d'animateur, rôle pour lequel j'étais venu ce soir-là.

- Tu as des devoirs ?
- Oui. Français mais je comprends pas. C'est quoi un COD ?

Il me présenta alors son livre de français de 6^{ème} générale. Il s'agissait de faire un exercice de grammaire sur la recherche de Complément d'Objet Direct ou Indirect dans différentes phrases proposées.

- Bon, je vais t'aider. Lis-moi d'abord la première phrase.

Il reprit le livre et le mit sous ses yeux. Mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il resta muet ainsi pendant quelques secondes.

- Tu vois la première phrase ? Le premier mot, c'est quoi ?
- « IL »
- Ensuite....
- Je sais pas lire.
- Je vais lire la phrase pour toi et tu vas la répéter ensuite.

D'accord ?

- « Il ... est ... parti ... chercher ... son ... sac ... à ... l'école ... pour ... le ... donner ... à ... Pierre ». Vas-y répète maintenant.

Radja accrocha chaque mot, essayant de répéter au plus près possible de ce qu'il avait entendu. Son accent était très prononcé.

- Est-ce que tu as compris la phrase ?
- Non.

Mais que faisait Radja en sixième générale alors qu'il ne maîtrisait pas notre langue ? Comment pouvait-il s'occuper de la grammaire française

alors qu'il lui manquait un nombre considérable de vocabulaire ?

Je tentai donc de lui expliquer les phrases au fur et à mesure de la lecture, en utilisant de plus en plus de mots simples. Mais il butait. C'était trop difficile.

Radja essayait bien de suivre ce que je pouvais lui dire, mais je voyais son front perler de gouttes de sueur que les efforts successifs y amenaient.

L'heure et demie passa ainsi rapidement. Tout autour, les enfants, qui avaient fini leurs devoirs, s'agitaient dans tous les sens. Ils rangeaient leurs cartables et Michèle les invita à rentrer chez eux.

Puis, elle nous rejoignit.

- Vous savez vous deux, il va falloir y aller car je dois fermer la salle.

Sur ces mots, je poussai mon jeune élève à plier bagage.

- Radja, il faut qu'on parte. Je reviendrai jeudi prochain. Tu seras là ?

- Oui Monsieur, je viendrai.

- Tu sais tu peux m'appeler « Olivier » et me tutoyer, c'est-à-dire me dire « tu ».

- Non, c'est pas possible. Dans mon pays, c'est pas respect.

- Mais ici, tu peux le faire si je te donne l'accord.

Ses yeux brillants m'avaient vite fait comprendre qu'il faudrait sûrement un peu de temps pour en arriver là. Mais ce n'était pas grave. Le premier contact était positif. J'avais eu ma place dans cette salle. Et je me sentais soudain utile à quelque chose.

Michèle me remercia vivement de ma venue, ajoutant :

- Tu vois, ça s'est bien passé. Je n'ai pas le temps de pouvoir en parler plus avec toi, j'ai mon fils à aller aider aussi pour ses devoirs. Alors, à jeudi.

- A jeudi Michèle. Et merci encore de m'avoir permis de découvrir ces activités.

Après avoir fermé les portes du local à clé, la jeune femme alla vers sa voiture. Elle en ouvrit le coffre, y déposa ses affaires, le referma et s'installa au volant. Elle démarra rapidement. Je la regardai s'éloigner, me retrouvant maintenant seul devant cette salle qui, il y avait quelques minutes encore, explosait de la vie de ces enfants.

- Quelle heure est-il au fait ? me demandais-je alors. Dix-huit heures trente ! On est mardi. La bibliothèque ferme à dix-neuf heures. Vite, il faut que j'y aille pour voir où est ce pays, le Sri Lanka.

Je me mis alors à courir en direction de la bibliothèque municipale qui

n'était qu'à quelques centaines de mètres. Il ne me restait qu'une demi-heure.

Arrivé là-bas, je me précipitai au premier étage où se trouvaient les encyclopédies. A la page du « Sri Lanka », je pus lire alors : « Jusqu'en 1972, CEYLAN, Etat insulaire de l'Asie méridionale du sud-est de l'Inde... ». Une carte détaillée présentait cette île – car il s'agissait d'une île – en forme d'œuf, toute proche de l'Inde, sa grande voisine.

Mais pourquoi Radja était-il venu en France ? Ce fut sur ces pensées que je refermai tous les livres que j'avais pris. Je les remis un par un à leur place et me décidai enfin à rentrer chez moi.

*

Perdu ainsi dans mes pensées, je n'avais pas vu le trajet passer, ni d'ailleurs ouvert le « Que sais-je » que je tenais toujours dans les mains.

Nous sortions enfin du tunnel, signe que ma destination finale était toute proche. Il ne me restait que vingt minutes pour rejoindre la salle de soutien scolaire. J'avais les clés ce jour-là.

Arrivé sur le quai, je dévalai les marches quatre à quatre pour attraper le bus en contrebas. Je me précipitai à l'intérieur et m'effondrai sur le premier siège vacant, juste derrière le conducteur, essoufflé. Le bus stationna encore là pendant quelques minutes, attendant le signal sonore du départ. Puis le chauffeur ferma les portes et entreprit d'amener ses passagers d'arrêt en arrêt jusqu'à son terminus, traînant aux feux, roulant nonchalamment entre des voitures entassées dans une circulation de banlieue difficile.

Dix-sept heures vingt-neuf. J'étais pourtant devant la salle, entouré d'une marée d'enfants. Fouillant mes poches, je sortis les clés et pus ouvrir les portes du local. La ruée.... Tout le monde voulait entrer en premier, dans l'espoir d'obtenir la meilleure place, comme s'il en existait d'ailleurs une. Mais, c'était surtout une excuse des enfants pour pouvoir reprendre les mêmes chaises que la semaine précédente, et ainsi retrouver l'animateur avec qui ils avaient déjà travaillé. Comme avait dit Michèle à ma première visite, les enfants nous avaient accueillis.

3. Ranjit

*Ranjit*², assis à côté de la fenêtre, regardait la pluie tomber violemment dans la cour de l'école. Le soleil qui brillait encore quelques minutes plus tôt avait laissé la place à de gros nuages lourds. Le mois de mars était ainsi fait d'une alternance de périodes ensoleillées, de grisaille et de pluie. Il avait son cahier ouvert devant lui et attendait patiemment l'arrivée du professeur de français. Sa vision se perdait au loin à la recherche d'oiseaux nichés dans les arbres, qu'il aimait observer et surtout imiter. Il tenait ce don de son grand-père qui avait passé toute sa vie à étudier la nature.

Mais ici, en ville, il n'avait pas encore eu réellement ni l'occasion d'exercer son talent, ni de le partager avec des camarades qu'il n'avait pas encore trouvés. *Ranjit* était plutôt solitaire. Il restait souvent assis dans un coin, à penser, à réfléchir ... pour ne pas oublier.

Il avait intégré cette classe de non-francophones en cours d'année et était le seul à venir du Sri Lanka ; tous les autres élèves arrivaient majoritairement d'Afrique noire et de Turquie.

Madame CHALON était son professeur de français qu'il voyait tous les jours. Son programme comportait un maximum d'enseignement de langue. *Ranjit* ne parlait que le tamoul³, sa langue maternelle, et balbutiait quelques mots d'anglais. Il fallait absolument qu'il acquière un maximum de vocabulaire car il ne pouvait rester plus d'un an dans ce type de classe. Il devait obligatoirement incorporer le cursus normal l'année suivante.

Madame CHALON ouvrit la porte.

Instinctivement, *Ranjit* voulut se lever, saluant ainsi l'arrivée du maître. Mais cette manifestation de respect n'était plus de rigueur dans les écoles françaises. Il ne bougea donc pas.

Le professeur s'installa à son bureau et sortit les photocopiés du cours qu'elle avait préparés.

- Bonjour tout le monde. Vous allez bien aujourd'hui ?

Un grand « Oui, Madame », rompit le silence de la salle.

- Qui veut distribuer les feuilles ?

² Nom masculin indien. Prononcer « *Ranedjite* » en roulant le « R ».

³ Langue dravidienne parlée par plus de soixante millions de personnes dans le monde en 2008, notamment dans le sud de l'Inde, au Sri Lanka, en Afrique du Sud, dans l'île de la réunion.

Une main timide, au fond, se dressa :

- Je veux bien.
- Merci Fatima. Donne une feuille à chacun et mets ce qui restera sur mon bureau.

Fatima avait l'avantage d'avoir déjà un peu étudié le français en Afrique et comprenait ce qu'on lui disait beaucoup plus rapidement que ses camarades.

Une fois les feuilles distribuées, Fatima déposa le paquet restant sur le bureau du professeur, puis retourna s'asseoir.

- Bon, avant de commencer, quel jour sommes-nous ? Karim ?
- Jeudi.
- Quelle date ? Mamadou ?
- Dix-sept.
- Quel mois ?

Ali leva la main.

- Marche, répondit l'enfant avec difficulté.
- Ma...r....s, répéta soigneusement l'enseignante, en détachant chaque son d'une voix forte. Répète une fois.

- Ma...r....s

- C'est bien, encouragea Madame CHALON. Maintenant, prenez la feuille que Fatima vous a donnée. Qu'est-ce qu'il y a sur la photo ? Qu'est-ce que vous voyez ?

C'était ainsi que chaque leçon commençait. La répétition était l'un des moyens pour que les phrases puissent être comprises petit à petit. Les professeurs s'attachaient aussi à reformuler les questions qu'ils posaient, de différentes façons, l'une ou l'autre pouvant être mieux assimilée par les élèves.

Ranjit était toujours très concentré aux propos entendus. Mais il n'en comprenait que quelques mots pris ici et là. Il passait ainsi ses journées à être dans un endroit fermé - alors qu'il avait eu l'habitude de vivre toujours dehors - bloqué dans le mutisme de l'incompréhension. Quand il était interrogé, il illuminait simplement son visage d'un large sourire, saupoudré d'un regard tendre mêlant timidité et interrogation. Très souvent sa réponse était un « oui » automatique à peine murmuré.

Par contre, en mathématiques, les choses étaient bien différentes. Il fallait simplement lui montrer ce qu'il fallait faire pour qu'il s'exécute immédiatement, sans erreur. Les calculs, qu'ils soient en français ou en tamoul, étaient toujours les mêmes. $1 + 1$ donnait toujours 2.

Les seules occasions où il pouvait réellement échanger étaient à la récréation, lorsqu'il retrouvait des Tamouls sri lankais comme lui. Ils

parlaient alors entre eux, dans leur langue maternelle, partageant leurs souvenirs, comparant leur nouvelle vie française, pointant les différences entre les deux pays.

Ils étaient très étonnés qu'ici on ne frappât pas les élèves. Et surtout ravis. Car au Sri Lanka, les méthodes d'enseignement avaient développé une relation directe entre l'esprit, la mémoire, et certaines parties du corps plus éloignées de la tête. Comme s'il existait un lien entre les neurones et le bout des doigts.... Ainsi, lorsque la leçon n'était pas apprise, ou le comportement de l'élève non conforme à ses obligations d'écopier, l'enseignant prenait-il un bâton, une règle, ou tout autre objet pour taper, parfois violemment, la main, les doigts, le dos, les jambes du récalcitrant...

*

Le midi, Ranjit ne pouvait pas rentrer chez lui : l'école était trop loin. Au début, ses parents l'avaient inscrit à la cantine. Mais il n'arrivait pas à s'habituer à la nourriture française.

C'est pourquoi, un soir chez lui, Ranjit dit à sa mère :

- *Amma* ! ⁴ Je ne veux plus manger à la cantine. Ils nous donnent du bœuf pas cuit ou à peine, du cochon, du fromage qui sent très fort... Je n'aime pas ça. En plus, il n'y a presque jamais de riz et lorsqu'ils en proposent, ce n'est qu'un tout petit peu. Ils nous obligent aussi à manger avec des fourchettes et je n'y arrive pas. Je ne sais que manger avec les doigts.

Sa mère comprenait et décida de lui préparer dorénavant son repas, qu'il emporterait avec lui dans son sac.

Ranjit avait eu depuis son enfance l'habitude de manger peu de viande. Sa base alimentaire était surtout composée de riz, agrémenté de quelques légumes cuisinés et parfois de poulet ou d'agneau, plus souvent de poisson, de crevettes ou de crabe. Les mardis et les vendredis étaient toujours végétariens.

La consommation de bœuf et de porc était interdite dans la religion hindoue : la vache parce que c'est un animal sacré ; le cochon parce qu'il est considéré comme impur.

Tous les jours, Ranjit apportait donc son repas. A l'heure du déjeuner, il sortait de l'établissement avec l'un de ses amis Tamouls, Suthan ⁵ qui ne mangeait pas non plus au réfectoire. Ils se dirigeaient vers le centre commercial de la ville à côté duquel il y avait un petit lac. Bordant ce

⁴ « *Maman* » en tamoul.

⁵ Nom masculin tamoul. Prononcer « *Soudane* ».

point d'eau, des jeux pour enfants avaient été installés, notamment une petite maison en plastique rouge comprenant une entrée, deux fenêtres et un banc.

Ils se retrouvaient là, à l'abri des intempéries et des regards. Ils partageaient leur repas. Ils avaient une réelle dextérité pour engloutir le contenu de leur gamelle en quelques minutes. Ils prenaient les aliments avec les doigts, les malaxaient, les mélangeaient. Ils en faisaient parfois une boulette qu'ils portaient alors à leur bouche tout en prenant bien soin de ne pas y introduire les premières phalanges. Ils déposaient plutôt les aliments sur la langue.

L'utilisation de couverts en France les interrogeait ; ils ne comprenaient pas pourquoi il fallait en avoir, trouvant bien plus simple de se servir de leurs doigts. Ils disaient d'ailleurs que le goût était différent.

Une fois le repas terminé, ils s'approchaient du lac et prenaient un peu d'eau avec un récipient. Ils se rinçaient la main souillée puis partaient de nouveau dans leurs souvenirs tout en rejoignant leur asile de fortune.

Parfois, Ranjit se retrouvait seul. Il déjeunait alors rapidement et profitait du temps restant avant la reprise des cours pour faire le tour du lac à la recherche de petits poissons. Mais il n'en voyait que très rarement. Il scrutait aussi les arbres pour y apercevoir les oiseaux... Rien... Des restes de nids montraient que des volatiles avaient colonisé quelques arbres pendant les périodes chaudes de l'année. Mais l'hiver était toujours là, peu propice à de telles rencontres.

Alors, il retournait dans « sa petite maison » comme il aimait l'appeler, et projetait son regard au loin... loin devant lui... sans rien voir de précis, laissant son imagination partir, divaguer. Des souvenirs pleins de bruits, de fuites, de cris, de tristesse lui revenaient... Ses yeux s'humidifiaient alors quand lui venaient certaines pensées. Des regrets...

- Ramane ⁶ *mama* ⁷ ! Pourquoi tu n'es pas venu le jour de mon anniversaire ? Tu m'avais dit que tu viendrais pourtant... Ramane *mama* ! Où es-tu ?

Il s'effondrait, ne pouvant retenir ses larmes et sa douleur.

⁶ Nom masculin tamoul. Prononcer « Ramane » en roulant le « R ».

⁷ « Oncle maternel » en tamoul.

4. Soutien scolaire

- Bonjour les enfants.
- Bonjour Olivier ! répondirent-ils tous d'une même voix.
- Bonjour Michèle ! Tu vas bien ?
- Ça va merci. Tu les vois à la table là-bas ? J'ai comme l'impression qu'ils t'attendent.

- Oui, je vois ça. J'y vais car je suis déjà en retard. C'est une course pour arriver à dix-sept heures trente en partant à seize heures quarante-cinq du bureau. Mais de toute manière, je ne peux pas quitter plus tôt. Alors je cours. A tout à l'heure Michèle.

Je rejoignais donc le groupe qui s'était agrandi depuis ma première venue. Trois adolescents, tous Tamouls sri lankais, étaient assis. Il y avait Radja bien sûr qui ne manquait pas une seule occasion de venir, mais aussi, Suthan, quatorze ans comme Radja, et Abinathan ⁸ âgé de douze ans, frère de Suthan.

Tous trois étaient en France depuis moins d'un an.

- Bonjour Radja. Ça va ?
- Oui, monsieur.
- Je t'ai déjà dit de m'appeler Olivier. Essaie !
- Oui, O....livier, j'essaye, me répondit-il avec une gêne dans la voix.

- Et toi Suthan, ça va ?
- Oui.
- Tu as beaucoup de choses à faire ce soir ?
- Non, pas beaucoup. Un exercice de français et un de math.
- Et toi, Abi.....na....
- Mon nom c'est Abinathan. Mais tout le monde m'appelle Abi à la maison. Vous pouvez aussi m'appeler Abi si vous voulez.

- D'accord Abi. C'est plus facile pour moi. Je n'ai pas encore l'habitude avec les noms tamouls. Alors, pour toi - A.BI - le français, ça marche ?

- Marche ?....
- Oui, ça va ? Ça veut dire la même chose.
- Oui, oui. C'est pas dur pour moi.

Et il était vrai qu'Abinathan avait beaucoup de facilités dans l'apprentissage de la langue. Son niveau de compréhension était bien

⁸ Nom masculin tamoul. Prononcer « Abinadane »

supérieur à celui des deux autres.

D'une famille de trois enfants, Abi, le cadet, était un garçon mince, de taille moyenne, fin de visage. Ses yeux étaient deux perles blanches, comme deux livres ouverts sur ses pensées, qu'il utilisait toujours pour exprimer, au-delà des mots, ses sentiments, ses joies, ses questionnements. Il riait beaucoup et était très curieux. Il posait beaucoup de questions, adorait la lecture même s'il ne comprenait pas tout. Il disait qu'il aimait apprendre notre langue et que tous les soirs, avant de se coucher, il prenait toujours un dictionnaire de français. Il le feuilletait à la recherche de quelques mots qu'il pouvait grappiller ici ou là et qui lui semblaient faciles à apprendre. Une seule lecture lui suffisait pour les retenir. Il lui arrivait aussi de venir au soutien scolaire avec une liste de mots dont il n'avait pas compris le sens, pour lesquels il me demandait une explication.

Son frère, Suthan, le second enfant de la famille, était différent. D'aspect plus mûr, plus en chair aussi, mais avec le même regard pétillant, ses centres d'intérêts étaient bien autres. Il favorisait davantage le jeu et les loisirs. Dès qu'il avait un instant de libre, il allait rejoindre son ami, Ranjit. Ils étaient tous deux dans la même école et habitaient à quelques rues l'un de l'autre. Ils partaient ensemble jouer au foot, faire du vélo ou bien d'autres activités que leurs envies du moment avaient besoin de satisfaire. Ses résultats scolaires s'en ressentaient.

Leur sœur, l'aînée, venait aussi au soutien scolaire mais rejoignait plutôt le groupe de Michèle. Elle brillait par son sérieux et sa motivation pour les études. Elle était aussi studieuse que son petit frère, Abi, et aimait ramener de bons résultats à la maison.

Ils venaient donc tous ensemble, d'une démarche volontaire, tous les mardis et jeudis.

J'étais devenu, après quelques séances seulement, le référent de ces adolescents Tamouls.

Ils parlaient souvent leur langue maternelle entre eux. J'avais l'impression, en les écoutant, qu'il s'agissait d'un roulement permanent de la langue, sans que les lèvres ne bougent beaucoup. Un son rond, continu et mélodieux que j'aimais entendre.

Un soir, avant de partir, je leur avais demandé, à chacun, de m'écrire leur nom en tamoul. Ils me remirent une feuille où étaient inscrites des boucles tournantes et virevoltantes, indéchiffrables, mais dont l'aspect extérieur était tout aussi harmonieux que le son de leur langue.

- On se voit jeudi alors ? Au fait, comment dit-on « Au revoir » en tamoul ?

L'intérêt que je venais de porter à la fois à leur langue illumina à nouveau leur regard, développant encore leur curiosité à mon égard.

Abi répondit alors :

- *Vanakkam*⁹
- Comment dis-tu ? *Vanakame* ? C'est ça ?
- Non. Vana – ik – kam. *Vanakkam*.

Suthan de renchérir :

- Ça veut dire « bonjour » aussi. Normalement, on dit « *poiteuvareine* » pour « au revoir ».

Ma tentative pour répéter ce dernier mot fut totalement infructueuse. Par contre, le « *Vanakkam* », correctement prononcé, fut à l'origine de grands rires de joie et de nombreux « *vanakkam* » en retour, me laissant ainsi, après mon tout premier cours de tamoul, seul à nouveau devant la porte de la salle de soutien scolaire. Je les regardai s'éloigner.

Sur le chemin du retour vers le studio que je louais, de grands frissons de bonheur inondèrent toute ma colonne vertébrale. Je n'avais qu'une seule hâte : les retrouver le jeudi suivant.

*

Depuis la première rencontre avec ces jeunes, j'avais complété ma collecte d'informations sur leur pays, notamment par la lecture du petit livre d'Eric Meyer.

Les Tamouls faisaient partie de la première minorité de l'île, occupant plus particulièrement les parties nord et est.

Le pays, composé d'un peu plus de dix-huit millions de personnes, était à dominante cinghalaise (soixante-quatorze pour cent), de religion bouddhiste principalement et parlant le cinghalais, langue d'origine indo-européenne. Les Tamouls, eux, ne représentaient que dix-huit pour cent à majorité hindoue. On retrouvait, dans ces deux communautés, des chrétiens.

Venait ensuite le groupe musulman – les Maures - composé d'un million d'individus, identifié des deux premières ethnies par leur religion, utilisant cependant le tamoul comme langue vernaculaire.

Suivait la présence d'une communauté, plus spécialement concentrée au centre de l'île, de Tamouls venus de l'Inde au XIX^e siècle, comme main d'œuvre recrutée par les colons britanniques (qui ont occupé l'île pendant plus de cent cinquante ans).

Enfin, survivaient quelques descendants des envahisseurs européens

⁹ Prononcer bien toutes les lettres, notamment le double « k » et le « m » final, soit à peu près ainsi : *vanak(e)kame* en insistant très peu sur le « e » entre les deux « k ».

(portugais et hollandais entre le XVI^e et le XVIII^e siècle) appelés les *Burghers*, plutôt de langue anglaise, fortement influencés par les milieux bourgeois anglais.

*

Comme à leur habitude, le jeudi suivant, je les retrouvai à m'attendre à leur table.

- *Vanakkam*

Comme un éclair venu soudainement zébrer le ciel, comme une giboulée de mars, comme un orage de grêle en plein mois d'août, tous les regards des garçons se retournèrent en même temps.

Six grands yeux, encore plus grands, plus lumineux, plus blancs que d'accoutumée, s'étaient ouverts de vie. « Il n'a pas oublié ! » se dirent-ils.

Abi, peut-être le plus téméraire, suivi de son frère Suthan et de Radja, me saluèrent donc à la tamoule, debout, les mains jointes en prière au niveau du front, avec un grand : « *Vanakkam* Master », plein de respect et de reconnaissance, sous les regards des autres qui s'étaient tus pour l'occasion.

Voilà donc que j'étais exalté au grade de « Maître » maintenant.

- Oh là ! Doucement ! Je ne suis pas Master. Je suis Olivier.

- D'accord ajouta Radja. Alors, *Vanakkam* Olivier.

Une porte venait de s'ouvrir. Un lien venait de se tisser. Une mer venait d'être franchie, et je me retrouvai instantanément projeté au Sri Lanka.

- J'ai demandé à Ranjit, un ami, de venir aussi avec nous. C'est possible ? demanda ensuite Suthan.

- Bien sûr. Il n'y a pas de problème. Mais je ne le vois pas encore. Tu penses vraiment qu'il va venir ?

- Oui, oui. Mais il finit les cours à dix-sept heures. Il viendra ensuite ici directement. Tenez, le voilà là-bas !

Je voyais au loin, courir vers nous un jeune garçon qui semblait avoir une douzaine d'années. Il était mince, portait un tee-shirt à dominante bleu clair, son sac d'école en bandoulière. Il avait des cheveux noirs bouclés. Et comme c'était le cas pour tous les autres Tamouls, deux perles d'une blancheur presque parfaite à la place des yeux venaient orner son visage fin.

Il ralentit son pas quelques mètres avant la porte d'entrée, puis, voyant ses amis Tamouls assis à une table, les rejoignit.

- Bonjour. Tu es Ranjit, n'est-ce pas ?

- Oui Monsieur. Je peux venir ici ?
- Oui, oui, sans problème. Tu es le bienvenu. Et mon nom, c'est Olivier. Quel âge as-tu ?

- Quatorze ans.

Sa réponse me surprit. Il semblait avoir le même âge qu'Abi qui avait deux ans de moins.

- Et tu es en quelle classe ?

- En non-francophone, comme Suthan. Dans la même école.

Ranjit répondait d'une voix très faible, presque un murmure, empreinte d'un fort accent. Il semblait être un garçon très timide. Il répondait toujours en baissant les yeux et ne me regardait jamais en face.

- Pour voir où tu en es en français, peux-tu m'écrire juste une petite histoire rapide sur n'importe quel sujet de ton choix, en quelques lignes ?

Abi, voyant que Ranjit ne comprenait pas ce que je venais de lui dire, commença à traduire mes propos en tamoul.

Ranjit ne bougea pas. Il semblait très gêné mais n'osait pas répondre à ma demande par la négative.

- Tu ne peux pas le faire ? C'est trop dur pour toi ?

- Oui. Je sais pas bien écrire.

- Mais ce n'est pas grave Ranjit. C'est juste pour voir ton niveau en français.

- D'accord. Je vais le faire.

Ranjit sortit une feuille de son cartable, prit un crayon et commença le travail que je venais de lui suggérer.

Le laissant ainsi seul à son ouvrage, je me retournai vers les trois autres et continuai à les aider dans leurs devoirs.

Cependant, j'observais toujours Ranjit, très concentré, du coin de l'œil. Il dessinait même au-dessus du texte qu'il venait d'écrire au bas de la page.

Une vingtaine de minutes plus tard, il s'arrêta et me tendit la feuille.

- J'ai fini. Mais le français ça va pas.

- C'est pas grave Ranjit. Ne t'inquiète pas. On n'est pas à l'école ici. Je suis là juste pour t'aider.

Je pris donc l'exercice qu'il me donnait. J'essayai de déchiffrer les quelques lignes, sans succès. A la fois, les lettres qu'il avait tracées n'étaient pas bien lisibles, pas bien formées pour la plupart et le texte incompréhensible. A part quelques mots par-ci par-là que je comprenais : guerre, mort, tuer, jamais...

Le dessin qu'il avait réalisé au-dessus du texte n'était pas très clair non plus. J'y voyais des objets sur la partie supérieure, de forme

allongée, des représentations d'êtres humains sur la partie inférieure puisque les quatre membres étaient bien visibles, certains debout, d'autres semblant être étendus au sol. Des traits reliaient les parties hautes et basses.

- Ranjit, tu peux m'expliquer ce dessin ? En bas ce sont bien des personnes ?

- Oui. En haut c'est des avions.
- Il y en a beaucoup d'avions dans le ciel !
- C'était comme ça. On les entendait venir de loin.
- Où ça ?
- Dans mon pays.
- Et après ?
- Ils tiraient partout.
- Les traits entre les avions et les personnes, c'est quoi ?
- Heu, je sais pas en français.

Il se retourna alors vers ses amis et leur demanda en tamoul :

- *Védigoundeu.*

Aucun n'ayant la traduction, Suthan sortit de son cartable un petit dictionnaire tamoul-français-tamoul et en rechercha la traduction.

- Mais où as-tu trouvé ce dictionnaire ?
- Je l'ai acheté à Colombo ¹⁰ juste avant de venir en France.

Après avoir tourné quelques pages, il me présenta le dictionnaire, son index sur un mot que je pus lire alors : « bombe ».

Suthan de rajouter :

- Là-bas, dans mon pays, c'est la guerre.

La discussion continua donc sur ce thème pendant les quelques minutes qui restaient.

Mais je regardais surtout Ranjit. Je voyais là un jeune garçon, plutôt chétif, ne faisant pas son âge. Malgré ses grosses difficultés de communication, il avait réussi à exprimer ce qu'il ressentait et surtout à me faire passer ce message.

Ce qui me troublait le plus, néanmoins, était que les autres adolescents du groupe venaient aussi du Sri Lanka et n'avaient pas eu l'occasion de s'exprimer sur ce sujet depuis nos premières rencontres qui remontaient déjà à deux mois. Ils n'en avaient pas ressenti le besoin.

En revanche, Ranjit semblait avoir été fortement marqué par cette guerre, encore bien vivante en lui presque un an après l'avoir quittée.

- Je ne serai pas là la semaine prochaine, dis-je. Je suis en vacances

¹⁰ Capitale du Sri Lanka

et je pars voir mes parents. Je reviendrai donc dans deux semaines.

Il me sembla voir comme un voile de tristesse dans leur regard mais ils ne dirent rien.

- En revanche, repris-je, donnez-moi vos adresses, je vous écrirai une carte.

Chacun s'exécuta et me remit ses coordonnées.

- Ranjit, au fait, j'ai demandé aux autres de m'écrire leur prénom en tamoul. Tu peux m'écrire le tien aussi ?

- Je sais pas écrire en tamoul.

- C'est pas grave Ranjit.

Voilà donc un jeune garçon qui ne savait écrire ni dans sa propre langue, ni en français.

Alors qu'ils étaient tous sur le point de sortir, je les saluai par un : « *vanakkam* ».

Ranjit, surpris, me gratifia d'un grand et large sourire. Les trois autres se retournèrent et me lancèrent un « *vanakkam* Olivier ».

Puis ils partirent tous les quatre.

5. Le bébé arrive

La femme sortit difficilement de la maison, s'appuyant sur tous les murs qu'elle pouvait rencontrer sur son chemin.

Des enfants jouaient sous la véranda, à l'abri de la chaleur de ce début d'après-midi.

Tout autour d'eux, les corbeaux croassaient sans arrêt leur lassitude, dans l'espoir d'obtenir quelque nourriture. Certains de ces volatiles, plus hasardeux, essayaient de pénétrer dans l'arrière-cuisine afin de voir s'ils ne pouvaient pas prendre quelques restes encore éparpillés à côté de l'évier.

Un doux vent maritime balayait cette atmosphère, soulevant parfois quelques masses de sable fin.

Essoufflée, la femme s'adressa au garçon le plus grand du groupe :

- *Tamebi*¹¹ ! Va chercher Sheila¹² *Aunty*¹³ et dis-lui qu'elle vienne avec l'accoucheuse. Fais vite. Le bébé arrive.

Immédiatement le garçon laissa le groupe et partit en courant en direction du chemin qui le menait à la maison voisine, distante de quelques dizaines de mètres.

Chacun de ses pas soulevait un nuage de poussière rouge. Les pieds nus, il ne sentait ni le sol qu'il foulait ni la chaleur qui s'en dégageait. Il s'était habitué depuis sa naissance à marcher ainsi. Seule l'école l'obligeait à s'habiller différemment et à porter chaussettes et chaussures fermées. Ses pieds s'étaient donc durcis au fil des ans, malgré son jeune âge.

Avant même d'atteindre son objectif, il attirait déjà l'attention à lui, appelant Sheila à gorge déployée.

- *Aunty ! Aunty !* Venez vite. Le bébé arrive.

Immédiatement, une femme de forte corpulence, en *sari*¹⁴ vert pâle, sortit, suivie d'autres femmes qui rassemblaient les affaires nécessaires au bon déroulement de l'accouchement. Les femmes étaient prêtes depuis longtemps et n'attendaient plus que cet appel pour agir. Chacune d'elle, à

¹¹ « Petit Frère » en tamoul. Il s'agit de l'adresse d'un frère aîné à ses frères cadets, ou bien d'un adulte vis-à-vis d'un plus jeune, même d'un père ou d'une mère à son fils.

¹² Prénom féminin tamoul.

¹³ Adresse de respect suivant toujours le prénom d'une femme. Terme pouvant être traduit par « tante ».

¹⁴ Vêtement féminin très coloré constitué d'une seule bande de tissu de 7 mètres que les femmes s'enroulent autour d'elles.

tour de rôle, avait veillé la future maman pour qui cette seconde grossesse ne se déroulait pas bien. Elle devait bouger le moins possible et conservait la position allongée au maximum.

- *Tamebi !* Je pars chez Maïthi *Aunty*. Toi, vas prévenir l'accoucheuse. Je crois qu'elle n'a pas encore quitté le village. Elle doit être près du temple. Prends ce vélo, tu iras plus vite avec.

Le garçon se retourna vers le point que montrait sa tante. Adossé au mur, un vélo pour adulte l'attendait.

L'enfant, qui avait fêté ses neuf ans la semaine précédente, se précipita vers cette bicyclette et l'agrippa par les deux poignées. Il l'orienta vers la grande route de terre et courut à côté. Avec une grande dextérité et une grande souplesse, il projeta sa jambe droite au-dessus de la selle, obligeant tout son corps à la suivre. Ses deux pieds retombèrent sur chacune des pédales. La selle, en revanche, lui arrivait au milieu du dos. C'est donc avec les bras un peu surélevés, et debout, que le garçon se dandina de gauche à droite, emballant ainsi son véhicule sur la route principale.

Toute personne croisée était bénéficiaire de l'information du jour :

- Maïthi *Aunty* va accoucher ! Maïthi *Aunty* va accoucher !...

Les regards se retournaient au passage de ce messenger dans l'espoir que, cette fois, cette naissance soit l'occasion de l'arrivée d'un garçon.

Chacun connaissait bien le père de cet enfant à venir. Il était policier de district, basé à *Chavakachcheri*, à une quinzaine de kilomètres à l'est de *Jaffna*¹⁵. Tout le monde reconnaissait les compétences de cet homme et son grand dévouement pour sa famille, ses amis. Il ne se passait pas une journée sans qu'il ne soit sollicité pour résoudre tel ou tel conflit car il était toujours très apprécié pour sa clairvoyance et ses jugements.

Ce jour-là, il devait être dans le village voisin comme tous les mardis.

Le jeune garçon continuait sa course en direction du temple qu'il voyait déjà. Au loin, émergeaient au-dessus des arbres, les *gopurams*¹⁶.

*

Les abords du temple étaient très animés et très commerçants : marchands de fruits, de légumes, de fleurs, de thé et autres boissons, de friandises cuites sur place, de statues à l'effigie des Dieux du panthéon hindou pour les autels particuliers que chacun possédait chez soi, d'images pieuses. Ici, les marchands du temple n'avaient jamais

¹⁵ Ville principale de la péninsule au nord du Sri Lanka.

¹⁶ Prononcer « *Goopourame* ». Tour sculptée à l'entrée des temples hindous pouvant atteindre 30 à 60 mètres suivant l'importance du lieu.

rencontré le Christ et avaient toujours pu conserver leur place.

Par endroit, le sol était recouvert de tas de fleurs livrées par dizaines de kilos tous les jours. Elles étaient tant colorées que parfumées. Des doigts experts arrachaient les pétales un par un, les rassemblaient par teinte et, avec une grande adresse, les liaient le long d'un fil, jusqu'à former des centaines de colliers plus ou moins grands, destinés aux offrandes.

En masse, les fidèles entraient et sortaient du lieu saint. Ils étaient tous pieds nus, ayant eu bien soin de laisser leurs chaussures à l'extérieur, confiant leur bien à la responsabilité d'un homme rétribué, à cet effet, de quelques piécettes.

Les dévots avaient hâte de pouvoir se présenter à la vision bénéfique de la divinité dans l'espoir d'obtenir un soutien. D'autres venaient tout simplement la remercier pour les bienfaits apportés à leur foyer. Enfin, une troisième catégorie n'avancait que par habitude, sans aucun but précis, sans autre demande que d'être au temple, par tradition.

Ils en ressortaient la plupart le visage paisible et souriant, heureux d'avoir pu faire une *pouja*¹⁷ spéciale au grand Dieu. Ils portaient tous un point rouge entre les deux yeux, juste au-dessus de la naissance du nez. Au centre de ce point était posé un autre point, de couleur jaune. Trois traits de cendre grise, horizontaux et parallèles, couvraient la largeur de leur front. Une fleur ornait l'arrière d'une de leurs oreilles.

Certains tenaient encore, dans leur main droite, quelques pétales de fleurs et un petit sachet de cendres que le prêtre leur avait remis contre quelques pièces. Ils les partageraient ainsi avec leur famille et amis, absents ce jour-là. Par cet acte, ils leur permettaient de bénéficier aussi des bienfaits de cette cendre bénie.

L'une des entrées secondaires du temple était occupée par un petit groupe de musiciens. Ils inondaient tous les environs des sons tirés de deux *naadasvaram*¹⁸, aigus et stridents comme des cris de canards pour des oreilles non initiées, ponctués par le rythme parfois soutenu des *tavil*¹⁹. Ils étaient trois, assis à même le sol, en tailleur. Ils pouvaient jouer ainsi dans cette position pendant des heures.

*

Le garçon avait lancé son vélo à vive allure. Il était sur le point d'atteindre la maison des divinités et se préparait déjà à s'arrêter. Il

¹⁷ Prononcer « Poudja ». Cérémonie religieuse hindoue pouvant être assimilée à la messe chez les chrétiens.

¹⁸ Instrument de musique à vent. Sorte de long hautbois.

¹⁹ Tambour allongé à deux faces posé entre les genoux.

n'avait pas besoin de freins, ce qui était d'ailleurs une aubaine puisqu'il n'y en avait jamais eu sur ce vélo.

Il réunit ses deux pieds sur une même pédale, portant ainsi tout son corps sur un seul côté. Puis, tout en continuant à tenir son vélo fermement, il commença à descendre l'un de ses pieds jusqu'à toucher le sol pour ralentir sa course. Enfin, il se projeta à côté de sa monture, tout en continuant à courir quelques mètres encore pour définitivement s'arrêter.

Sans ménagement, il posa son vélo au sol et se précipita vers le temple, animé dans l'espoir de trouver la sage-femme. Il questionnait tout le monde :

- Vous avez vu l'accoucheuse ? Maïthi Aunty va accoucher et a besoin d'elle.

Une voix derrière lui répondit :

- *Tamebi* ! Je l'ai vue. Elle vient juste de passer par ici. Tu vois le chemin là-bas qui tourne à droite, la vieille femme que tu cherches l'a pris il y a deux minutes à peine. Cours, va la rattraper.

Il suivit donc la voie indiquée, prenant ses jambes à son cou. Virevoltant sur sa droite au premier virage, il aperçut au loin deux femmes qui discutaient : la première d'une soixantaine d'années, une petite sacoche à la main ; la seconde, beaucoup plus jeune, avec un bébé dans les bras.

Le garçon arriva essoufflé à leur niveau au moment où la vieille femme rassurait la plus jeune sur l'état de santé de l'enfant.

- Ce n'est pas grave. C'est normal à son âge. Il suffit d'un peu moins l'alimenter aujourd'hui et tout rentrera dans l'ordre dès demain.

- Merci. Vous êtes comme un docteur pour moi. J'étais.....

Mais elle n'eut pas le temps de finir sa phrase, coupée par le jeune garçon :

- *Amma*. Il faut venir. Maïthi Aunty va accoucher. Elle a besoin de vous.

- Je viens. Tu es venu comment jusqu'ici ? En vélo ?

- Oui, je l'ai laissé près du temple, là-bas.

- Alors, allons-y !

Ils partirent ensemble d'un pas rapide.

La vieille femme empoigna le vélo d'une main ferme, demanda au garçon de s'installer entre les bras du guidon et lui confia sa sacoche.

- Fais attention à ce sac, il y a tous mes remèdes à l'intérieur, des plantes que je suis partie cueillir hier pour préparer mes décoctions médicinales. Certaines pourront d'ailleurs servir à ta mère.

Puis elle enfourcha la bicyclette et commença à pédaler dans la direction que l'enfant lui indiquait.

6. Autorisation de sortie

- L'école est bientôt finie. L'association fera une fête le samedi 18 juin 1994. Vous voulez venir ?

A mes propos, ils secouèrent tous la tête de gauche à droite, avec un léger mouvement au niveau de la nuque, qui pouvait ressembler au signe mathématique « infini » (∞). Il me semblait reconnaître une réponse négative à chaque fois. Mais cela était un « oui » franc qui évitait aux Tamouls de répondre oralement à la question. Et plus il me semblait que la réponse était négative, plus elle était affirmative. Déroutant au début pour un non initié aux symboliques gestuelles tamoules.

- Mais il faut que tu demandes à nos parents, ajouta quand même Suthan.

Le tutoiement était enfin venu parmi le petit groupe, après trois mois de fréquentation. Radja avait été le plus téméraire, commençant le premier, suivi d'Abi, de son frère Suthan et enfin de Ranjit qui nous avait rejoints plus tard.

La demande qu'ils venaient donc de formuler était pour moi l'occasion de pouvoir connaître leurs conditions de vie. Joie !

- Quand est-ce que je peux venir voir vos parents alors ?

Ranjit sembla cependant gêné par cette question qu'Abi venait de lui traduire.

- Pour moi, c'est pas grave. Mon père et ma mère travaillent tous les deux. Ils rentrent tard. Je leur demanderai à ta place si tu veux ?

- Si je n'ai pas le choix, d'accord. Je te donnerai une autorisation à remplir et à leur faire signer. Et pour toi Radja ?

- Fais comme pour Ranjit. Il n'y a pas de problème. Je ferai signer la feuille.

- En revanche pour nous, ajouta Suthan, mon père travaille tous les jours. Il part tôt le matin et ne revient pas avant 10h le soir. Mais ma mère est toujours à la maison. Tu peux venir quand tu veux. Demain soir, si tu veux ?

- D'accord. Je viendrai vers dix-huit heures trente.

J'avais déjà leur adresse qu'ils m'avaient laissée juste avant que je ne parte en vacances le mois précédent.

Je me rendis donc le lendemain chez Suthan et Abi.

*

Ils habitaient au troisième étage d'un immeuble qui en comptait

quatre. Les appartements, pour la plupart, étaient en copropriété. Leur père avait trouvé ce logement dans le privé au moment de la venue de sa famille.

Je voyais à la fenêtre les garçons qui m'attendaient.

- Ne sonne pas, on va t'ouvrir, me lancèrent-ils.

Je restai donc en bas de l'escalier, au niveau des platines d'interphone, observant le voyant de la porte, encore rouge. Un petit déclic se fit entendre. J'entrai dans le hall, me dirigeai vers les escaliers et commençai à monter les trois étages.

Arrivé au niveau de leur porte palière, je les vis me regarder avec un sourire lumineux. Ils m'invitèrent à franchir le seuil et à découvrir le séjour.

Cette pièce était meublée d'une façon pratique : un canapé, contre un mur une table où travaillait leur sœur, quelques chaises alignées, des plantes vertes devant toutes les fenêtres. Mais surtout une télévision trônait dans un coin, raccordée à un magnétoscope, de nombreuses cassettes en pile tout autour, une horloge posée dessus.

Les murs étaient décorés de différentes photos de famille, surtout des enfants, d'un calendrier avec le portrait d'un homme en uniforme, de tableaux de divinités hindoues et du Christ.

A peine assis, leur mère m'apporta du thé avec quelques biscuits secs Sri Lankais.

C'était une femme de petite taille, vêtue d'une simple tunique, avec de longs cheveux noirs tressés qui lui descendaient très bas dans le dos. Ses trois maternités avaient imprimé son corps de nombreux kilos superflus. Elle portait entre les deux yeux un petit point rouge que l'on m'expliqua plus tard être un signe de mariage chez les Hindous. Elle semblait très dévouée, à la recherche constante de tout ce qui pourrait me faire plaisir. Son français était limité à « bonjour », « ça va », « merci ». Elle soulignait ainsi son visage du large sourire fréquent de l'incompréhension. C'était Abi qui faisait le relais.

Elle me confirma rapidement son accord de me confier ses fils, sans aucune difficulté, et sans nulle autre question, à part l'heure à laquelle nous pensions partir le matin. D'ailleurs j'appris quelques mois après que c'était de son mari qu'elle avait obtenu l'autorisation principale et qu'elle ne faisait que me la transmettre.

Leur sœur prétextait ne pas être intéressée par cette manifestation, préférant rester à la maison.

Je les remerciai donc de m'avoir reçu et pris congé, content d'avoir pu entrer pour la première fois chez des Tamouls. Je donnai rendez-vous aux

garçons et à leur sœur à la prochaine séance de soutien scolaire.

7. Mon fils ! ...

Le père de l'enfant à venir avait été prévenu en fin d'après-midi. Il avait alors quitté immédiatement son bureau, avait enfourché sa moto et s'était précipité sur les routes pour rejoindre sa femme.

A son arrivée, il n'avait pas été admis à entrer dans la maison tant que le travail maternel ne serait pas fini. Il resta donc assis sous la véranda, entouré de nombreux membres de sa famille et amis. Tout le monde lui apportait du thé et quelques gâteaux tamouls fraîchement préparés. Il n'en prit aucun et ne but que quelques gorgées brûlantes de thé. Il n'avait ni faim, ni soif.

Devant l'énervement et l'agacement de cet homme de ne pouvoir être auprès de son épouse, son père s'escrimait à le calmer.

- *Magane*²⁰ ! Ne sois pas si impatient ! Elle n'est pas seule et la sage-femme a même réussi à venir. Tout va bien. Et puis ce n'est pas le premier enfant que tu vas avoir.

- Je sais. Mais lorsqu'elle a été enceinte de notre première fille, toute sa grossesse s'était bien passée. Jusqu'au dernier moment, elle travaillait encore et a presque failli accoucher sur place. Mais cette fois-ci, les choses sont différentes. Elle a dû rester allongée la plupart du temps. C'est pour ça que je m'inquiète.

- Je comprends ce que tu ressens. As-tu oublié que j'ai eu moi-même huit enfants après toi ? Et à chaque fois, je m'inquiétais. Même pour le dernier. Comme si c'était le premier. Mais en y réfléchissant, ils sont tous nés et bien vivants. Et aussi bien formés, sans tare. Je sais que tu penses à cela aussi.

- *Appaa*²¹ ! Tu te rappelles²² ce qu'a dit Kavida²³ *Akka*²⁴ pour notre mariage ? Elle disait que c'était pas bon que l'on soit cousins germains, ma femme et moi, car cela risquait d'entraîner une

²⁰ « Fils » en tamoul.

²¹ « Père », « Papa » en tamoul. Prononcer bien les deux « p ».

²² Le vouvoiement en tamoul est de mise lorsqu'une personne plus jeune s'adresse à un aîné comme un fils à son père, par exemple, ou bien encore une femme à son mari. Mais pour éviter un exercice de style que la langue française ne pourrait rendre correctement, la suite du texte transposera les us et coutumes françaises de prise de parole, favorisant ainsi le tutoiement entre les membres d'une même famille.

²³ Nom féminin tamoul.

²⁴ « Grande sœur » en tamoul. Prononcer bien les deux « k ». Il s'agit d'un terme utilisé dans la fratrie dans le cas d'un cadet ou d'une cadette s'adressant à leur sœur aînée. Aussi utilisé pour appeler sa cousine du côté maternelle si elle est plus âgée.

descendance malformée ou mentalement retardée.

- Et ta mère et moi ? Ne sommes-nous pas cousins aussi ? Nous ne sommes pas germains, mais cousins de second degré. Et tous tes frères et sœurs sont normaux, sans problème. Et leurs enfants aussi. Quoique qu'il n'y ait que ta sœur et ton premier frère qui en aient un pour l'instant...

Du bruit venait de l'intérieur de la maison. Des pas... Une agitation.... Et puis un cri !... Le bébé était au monde, sorti de sa caverne protectrice, respirant l'air sri lankais pour la première fois.

La porte de la maison s'ouvrit. Le père du nouveau-né se leva et se précipita vers sa mère qui restait dans l'entrebâillement de la porte, les yeux pleins de larmes, muette. Un large sourire illuminait son visage.

- *Ammaa*²⁵ ! Ne me fais pas languir. Je n'en peux plus. Dis-moi, c'est un fils ou une fille ? Il ou elle est normal ? Et comment va Maïthi ?

- La mère va très bien. Elle a donné naissance à un beau bébé bien formé. Il a un beau visage aussi doux que le tien. Ses jambes seront solides et le porteront bravement. Je l'ai examiné sous tous les angles et il n'a pas de malformation. Il a tous les attributs pour être ton fils.

Le père de l'enfant laissa échapper sa joie. Il avait un fils normal.

Des cris de bonheur circulèrent dans la foule qui entourait la maison à cette heure tardive. Chaque voisin était venu soutenir cette famille dans cette expérience.

*Srinathan*²⁶ venait d'avoir un fils.

- Je veux le voir, maintenant.

Il entra dans la maison à la recherche de sa femme. Elle était allongée et tenait leur enfant dans ses bras. Elle avait les traits tirés et parlait d'une voix faible. En tendant le bambin à son père, elle lui dit :

- Voilà notre fils. Prends-le dans tes bras.

Srinathan le prit délicatement, veillant à supporter sa jeune nuque fragile de son bras gauche. Des larmes d'euphorie coulaient. Sa jubilation était si forte qu'il ne savait que dire.

- Mon amour. Tu m'as donné un fils. Mon premier fils. Je suis si content. Il sera un grand ingénieur, ou un médecin, le plus grand. Ou bien sera-t-il premier ministre, ou président même... Il sauvera la condition de tous les Tamouls de l'île. Il rétablira nos droits et empêchera toutes les discriminations dont nous sommes l'objet depuis tant d'années... Il aura aussi une jolie épouse que je lui aurai choisie. Et de nombreux enfants. A son tour, il aura également un fils comme....

- Je t'en prie, coupa sa femme. Il vient juste de naître... Il faudra

²⁵ « Mère » en tamoul.

²⁶ Nom masculin tamoul.

peut-être attendre quelques temps pour ça encore. Redonne-le-moi, il est fatigué, moi aussi d'ailleurs. Nous allons nous reposer tous les deux si tu le veux bien.

A l'abri des regards indiscrets, il déposa son fils dans les bras de sa femme qu'il remercia par un baiser tendre et généreux.

Il sortit et rejoignit de nombreux amis qui l'attendaient dehors. Il partit avec les hommes et fêta cette naissance la nuit restante.

*

Dès le lendemain, un flot de visiteurs vint rendre hommage à la fois à la mère et à l'enfant. Chacun y allait de ses appréciations, félicitant surtout Maïthi d'avoir eu son premier fils.

Srinathan avait prévu d'aller au temple le soir même, au retour de son travail. Il voulait remercier les Dieux pour ce garçon et pour avoir permis à sa femme de survivre à l'accouchement. Il en profiterait par ailleurs pour rencontrer l'officiant du lieu.

Ce fut ainsi, après avoir réalisé les différentes *puja* le soir venu, que Srinathan alla à la rencontre du prêtre et lui demanda :

- *Vanakkam Ayya* ²⁷ ! Vous allez bien ?
- Oui, très bien. Et toi ?

C'était un homme âgé ; le poids des années semblait être passé sur lui sans laisser de traces. Seuls ses cheveux blancs, rassemblés en une queue de cheval, indiquaient qu'il avait déjà bien vécu. Son regard était très vif et perçant. Il semblait être capable de deviner les pensées, d'apprécier le passé et d'appréhender l'avenir.

- Ma femme a accouché d'un garçon, hier. Je suis donc venu avec l'idée de vous demander d'établir son thème astral.

- Je te félicite. Je suis très content pour toi et ta famille. Dis-moi à quelle heure est-il né exactement ce petit ?

- Dans la nuit, à deux heures quarante-cinq.

- Donne-moi quelques jours le temps d'établir au plus juste son thème. Nous sommes aujourd'hui mercredi. Reviens...disons... samedi dans l'après-midi. Je te dirai ce que tu veux entendre et t'aiderai à choisir son nom. Tout ce que je peux affirmer pour l'instant c'est que tous les enfants nés aujourd'hui auront une bonne étoile protectrice toute leur vie durant. A samedi donc.

Srinathan remercia le prêtre puis reprit sa moto. Il avait hâte de retrouver femme et enfants qui lui avaient manqué toute cette journée. Il

²⁷ Terme d'adresse honorifique à destination des prêtres ou hommes d'âge mûr. Prononcer « Ailleya ».

s'arrêta sur le chemin du retour afin d'acheter quelques fruits et légumes pour le repas du soir.

En arrivant, toute la famille était encore là à prendre soin de la mère et à entourer le nouveau-né de sa bienveillance.

Seule une fillette de cinq ans se morfondait sous la véranda, les yeux gonflés d'avoir pleuré longuement.

- Eh bien ma fille ? Pourquoi es-tu si triste ? N'es-tu pas contente d'avoir un petit frère maintenant ?

- Oh ! Si *appa*, je suis contente. Mais depuis qu'il est arrivé, personne ne me regarde. Ils viennent tous pour lui et moi je reste toute seule.

- Mais ce n'est pas vrai ma fille. Même si j'ai un nouvel enfant, tu es toujours ma petite fille, mon trésor.

Parlant ainsi, *Srinathan* entourait l'enfant de ses bras, et lui déposait tendrement un baiser sur la joue. Il la souleva ensuite comme un oiseau et la soutint fièrement de son bras gauche. Puis ensemble, ils rentrèrent dans la maison.

*

Srinathan se leva le samedi matin avec la hâte de retrouver le prêtre l'après-midi.

Toute la matinée, il aida un de ses frères à construire sa maison. La toiture, tous les murs extérieurs et les cloisons intérieures étaient terminés. Ils devaient maintenant poser portes, fenêtres et grilles. Pour cela, ils faisaient de nombreux allers-retours du centre-ville à la maison pour rapporter sur leurs motos, tous ce qu'ils avaient besoin pour cet ouvrage. Faire venir un camion aurait coûté trop cher.

Les portes étaient fabriquées à l'atelier du menuisier. Pour les transporter jusqu'au chantier, ils devaient être deux sur la moto. Le premier s'installait à l'arrière. On déposait la porte devant lui, perpendiculairement à la moto, centrée à la fois sur le siège et les jambes du passager. Il soutenait de ses bras les parties les plus extérieures. Il devait la tenir ainsi pendant toute la durée du trajet chaotique sur les chemins de terre, sans la faire tomber. Le pilote s'installait enfin devant, adossé à la porte et tentait de mener son chargement à bon port.

Les fenêtres et les grilles étaient plus simples à transporter. Les fenêtres d'une part car elles étaient démontées ; les grilles en fer forgé d'autre part, malgré leur poids, comptaient de nombreux points de soutien qu'une porte massive en bois n'offrait pas.

De retour à la maison vers deux heures, la faim lui tirait l'estomac.

Il rentra d'abord se changer pour enfiler un *saram*²⁸ à la place des vêtements portés jusque-là, puis alla prendre une douche bienfaisante en tirant l'eau du puits.

Il se rendit ensuite sous la véranda, s'assit sur le sol, le mur soulageant son dos qui le faisait un peu souffrir après les efforts de la matinée. Sa mère l'attendait.

- Tu veux manger maintenant ? lui demanda-t-elle.

- Oui. Après je dormirai quelques instants. Puis je partirai voir le prêtre.

La femme déposa donc par terre, devant son fils, une large feuille de bananier, ayant pris soin auparavant de balayer la place pour enlever le plus gros de la poussière. Elle revint ensuite de la cuisine avec le riz, base alimentaire principale du pays, du « *parreuppou* »²⁹, des haricots verts, des patates douces, des aubergines et une soupe de légumes fortement épicée appelée « *Rassame* ».

Elle lui tendit un pot d'eau pour qu'il puisse se nettoyer la main droite avant de toucher aux aliments. Elle le servit ensuite. Largement et copieusement. Par deux fois. Il prit tout d'abord du riz et les différents légumes préparés qu'il engloutit. Puis pour la seconde assiette, du riz blanc seulement noyé de *rassame*, mélange qu'il tritura plusieurs dizaines de secondes avant de le dévorer en quelques bouchées. Le repas ne dura que cinq minutes tout au plus.

Il déjeuna ainsi à l'abri de la chaleur, sa mère restant à côté, attentive à ses moindres désirs. Dès qu'il eut terminé, l'assiette végétale repliée dans le sens de la longueur, *Srinathan* se déplaça sur le côté. Comme un rituel, la femme apporta aussitôt à son fils, un « *paï* »³⁰ qu'il étendit pour se reposer quelques instants après un si riche apport alimentaire.

*

L'après-midi était bien avancé lorsque *Srinathan* se réveilla. Il se leva, enroula la natte de paille, la déposa à l'intérieur puis se dirigea vers le puits afin de se rafraîchir le visage.

Il se changea à nouveau, passant pantalon et chemise.

La maison était silencieuse. Sa femme et ses enfants étaient partis pour la journée chez sa mère, à quelques dizaines de mètres de là.

Il se prépara un thé, le but rapidement par petites gorgées rapprochées.

²⁸ Terme cinghalais désignant un morceau de tissu cousu sur un bord que les hommes enfilent en Inde et au Sri Lanka comme une sorte de jupe qu'ils nouent autour de leur taille et laissent tomber jusqu'aux pieds.

²⁹ Préparation à base de lentilles, équivalent du « *dal* » en Inde.

³⁰ Natte de paille tressée.

Puis il sortit, enfila ses sandales et prit sa moto pour aller à la rencontre de l'ecclésiastique qui devait l'attendre maintenant au temple.

*

Le prêtre était effectivement là, près des musiciens. Il aimait beaucoup la musique carnatique³¹. Il jouait d'ailleurs du violon à merveille et chantait remarquablement. Il était en plus responsable d'un groupe musical qu'il réunissait au moins quatre à cinq fois par mois pour le plaisir des villageois et de tous ceux alentour attirés par ce type de démonstrations.

Il vit Srinathan sur le chemin. Il alla le rejoindre, le salua et l'invita à venir chez lui où ils seraient plus tranquilles pour parler.

Ils s'assirent à l'ombre d'un manguier et demandèrent au fils de la famille de leur apporter deux thés à la cardamome.

- *Tamebi* ! Comme je te le disais mercredi, ton fils est né sous une bonne étoile. Il aura une longue vie, riche d'événements. Il quittera très tôt le pays pour partir vivre loin d'ici. Ce sera pour lui une dure épreuve qu'il mettra longtemps à assumer. Mais au final, je le vois revenir triomphant. Son épouse sera aussi une exilée. Ils seront complices et complémentaires. Ils auront ensemble peu d'enfants, peut-être deux ou trois. Du point de vue de ses qualités, ton fils sera droit, honnête et travailleur. Ses défauts majeurs seront surtout l'introversion, qu'il faudra essayer de corriger au maximum dès son plus jeune âge en communiquant et en le faisant parler ; puis l'avarice qui pourrait s'estomper s'il fréquente dans son enfance un grand nombre d'enfants avec qui il sera obligé de partager. Ce sera un homme qui aura peu de relations mais qui, lorsqu'il aura donné sa confiance, ne reviendra jamais sur l'amitié concédée. Du point de vue de la numérologie, il est né un 19, soit le chiffre un. Il sera donc un élément incontournable et excellera dans un rôle de responsabilité. Afin de lui donner toutes les chances possibles, il devra porter un nom de sept lettres maximum, devant obligatoirement commencer par un « R »...

Ils échangèrent ainsi encore près d'une heure sur les calculs élaborés. Srinathan en profita pour demander au prêtre de lui prédire son propre avenir, puis celui de sa femme et enfin de sa fille.

Le prêtre raccompagna ensuite Srinathan jusqu'à sa moto et l'invita à venir faire une *puja* spéciale pour la naissance de son fils le mardi suivant, jour de bon augure selon le thème astral établi. Srinathan le remercia pour ce travail et le temps qu'il lui avait consacré. Il lui tendit

³¹ *Musique classique du sud de l'Inde.*

une enveloppe qui contenait plusieurs centaines de roupies.

Srinathan avait déjà un nom en tête pour son garçon : il s'appellerait Ranjit. Il était persuadé que sa femme serait d'accord avec lui : ce patronyme était celui d'un des meilleurs amis de son grand-père qu'il avait vénéré dans son enfance.

En effet, le résumé de cette discussion à peine retransmise à son épouse, l'approbation fut sans appel.

La mère se retourna alors vers l'enfant qui dormait près d'elle :

- Ranjit, mon fils ! Voilà ton nom. Tu t'appelleras Ranjit.
